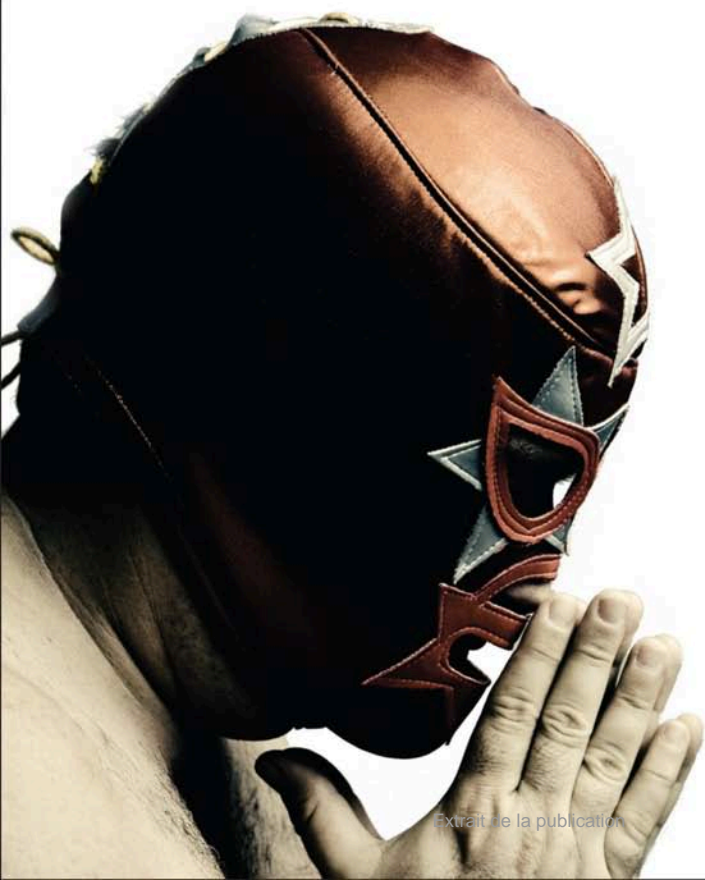


Horacio
Castellanos Moya
**La servante
et le catcheur**

Métailié 



BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINÉ

LA SERVANTE
ET LE CATCHEUR

DU MÊME AUTEUR

Le Dégoût, Allusifs, 2003

L'Homme en arme, Allusifs, 2005

Déraison, Allusifs, 2006

Le Bal des vipères, Allusifs, 2007

Là où vous ne serez pas, Allusifs, 2008

Effondrement, Allusifs, 2010

Horacio CASTELLANOS MOYA

LA SERVANTE
ET LE CATCHEUR

*Traduit de l'espagnol (Salvador)
par René Solis*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2013

Titre original : *La Sirvienta y el Luchador*
1^{re} publication en espagnol : Tusquets Editores, Barcelone, 2011
© Horacio Castellanos Moya, 2011
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013
ISBN : 978-2-86424-896-5
ISSN : 0291-0154

*Car l'homme ne connaît pas son heure.
Semblables aux poissons pris dans des
filets funestes et aux oiseaux pris aux
pièges, ainsi les hommes sont saisis par
l'heure du malheur quand elle s'abat sur
eux à l'improviste.*

L'Ecclésiaste

La grosse Rita apporte d'une main l'assiette avec le bouillon de poulet, le riz et les légumes verts ; dans l'autre elle tient la pile de tortillas. Elle les pose sur la table.

Le Viking a déjà empoigné la cuillère. Il se dépêche d'y goûter, pour vérifier s'il est bouillant, comme il l'aime.

Le liquide lui brûle le gosier, l'œsophage, les tripes ou ce qu'il en reste. C'est la seule chose qu'il mange, tous les midis.

La Grosse lui a tourné le dos.

– Il y a rien à boire ? réclame le Viking en lançant un coup d'œil en coin vers la porte d'entrée.

– Va te faire foutre, dit la Grosse sans se retourner. Puis elle crie : Marilú, apporte un verre au Viking !

Du téléviseur, encastré dans un placard, sort une voix féminine vantant les mérites d'un shampoing.

– Putain, il faut vraiment chercher le poulet, se plaint le Viking tandis qu'il fouille dans l'assiette avec sa cuillère.

La Grosse débarrasse la table des trois découpeurs.

– Va te faire foutre, le Viking, répète-t-elle.

Les trois hommes lancent un coup d'œil au Viking ; ils curent leurs dents pourries. Puis ils se retournent vers la télévision.

Qu'est-ce qu'ils ont à me regarder, ces connards, pense le Viking, énervé. Ils n'ont pas idée de qui il a été, ils ne l'ont jamais vu sur un ring de catch, à sa bonne époque. Ils le voient comme un vieux flic malade. Péquenots de merde.

Marilú sort de la cuisine avec la boisson.

Les trois découpeurs se retournent de nouveau. Ils ne décollent pas les yeux de ses jambes et de ses fesses.

– Bande de sales vicieux, dès que vous voyez la gamine, vous êtes prêts à lui sauter dessus, se plaint la Grosse.

– La gamine, marmonne ironiquement le Viking. C'est un verre de quoi, ma toute belle ?

– C'est du jus de melon, dit Marilú, dans sa petite robe d'organdi.

Les trois découpeurs se curent de nouveau leurs dents pourries, sans quitter des yeux les fesses de Marilú tout le temps qu'elle met pour retourner à la cuisine.

– Mais oui, c'est une gamine ! lance la Grosse, indignée.

Les découpeurs se sont mis debout ; ils prennent leurs chapeaux de paille.

– Et ce super cul, on lui a prêté peut-être ? rétorque le Viking.

Le plus grand se tâte les couilles ; il a un léger sourire.

– Il faut me payer, vous me devez déjà dix jours de déjeuners, réclame la Grosse.

– Vendredi, dit le plus gros en crachant.

Ils passent entre les tables pour se diriger vers la porte de la rue.

– Bande de salopards, marmonne la Grosse avant de rentrer dans la cuisine.

Le Viking est resté seul dans la salle. C'est tout ce qu'il aime, c'est pour cela qu'il vient en dernier, quand tous les autres ont déjà mangé et sont retournés au Palais Noir.

– Putain, Viking, t'as pas l'air bien ! crie la Grosse depuis la cuisine.

C'est vrai, il ne va pas bien, il est peut-être en train de crever, mais pourquoi est-ce qu'elle en aurait quelque chose à foutre ?

Il continue à aspirer, cuillerée après cuillerée, lentement, bruyamment, tant qu'il pourra avaler, ça ira. Les crampes, ça peut le prendre après, quand il sortira dans la rue ou quand il arrivera au Palais Noir.

– Tu veux encore des tortillas ? demande la Grosse depuis le seuil.

– Le gros, il est rancunier, ne le provoque pas, l'avertit le Viking.

– Ils n'ont qu'à payer. Je n'ai pas peur d'eux, dit la Grosse en lançant deux tortillas sur la table.

Elle ne les a pas vus quand ils manient la lame... À la première entaille, même le plus courageux crache le morceau.

– Tu as vraiment été à l'hôpital, Viking ? demande la Grosse. Elle tire une chaise pour s'asseoir. Tu es comme un cadavre, de plus en plus maigre, pâle comme la mort, dit-elle avant de crier : Marilú, apporte mon assiette ici !

Le Viking mastique une bouchée de tortilla. Il lui manque une incisive, une canine et presque toutes les molaires.

Marilú apporte un plat avec des boulettes et du riz.

– Quand est-ce que tu me la prêtes ? demande le Viking à la Grosse sans quitter Marilú des yeux. Pour qu'elle fasse le ménage dans ma chambre, chez moi c'est un désastre, j'ai besoin d'une fille propre et ordonnée comme elle.

– T'es pas fou, dit la Grosse, en trempant sa tortilla dans la sauce des boulettes.

Le Viking lorgne sans vergogne le derrière de Marilú qui retourne à la cuisine. La Grosse lui passe la main devant les yeux, comme pour chasser une mouche.

– Vieux cochon, tu devrais avoir honte, dit-elle. T'es pas loin de crever. Et je suis sûre que tu n'es même plus foutu de bander, ajoute-t-elle avec une grimace destinée à son entrejambe.

– Tu veux essayer ? demande le Viking.

La Grosse l'ignore. Elle mastique bruyamment, la bouche ouverte.

– Marilú ! crie-t-elle. Éteins la télé, les informations sont finies.

Le Viking écarte son assiette vide. Il boit son verre de jus de melon. Puis il rote et s'essuie la bouche avec le dos de la main.

– Tu as vraiment une sale gueule, répète la Grosse. Tu devrais aller à l'hôpital.

– Plutôt crever, dit le Viking. Même quand Black Demon a failli me briser la nuque et que le combat a dû être arrêté, j'ai refusé qu'on m'emmène à l'hôpital. Et c'est sûrement pas aujourd'hui que je vais commencer.

– Sois pas plus con que tu n'es. Tu n'es plus le catcheur d'il y a quarante ans. Tout le monde dit que tu portes la mort sur la tronche.

– Ici, on porte tous la mort sur la tronche.

Il tire de la poche de sa chemise son paquet de cigarettes.

– Mais toi, tu es plus mort que vif.

– Normal, je suis le plus vieux, dit-il. Trouve-moi des allumettes.

– Marilú, je t'ai dit d'éteindre la télé, t'es sourde ou quoi ! crie la Grosse. Et apporte des allumettes pour le Viking.

Il a une crampe soudaine à l'estomac. Il a envie de vomir dans l'assiette de la Grosse.

Marilú lui donne les allumettes. Le Viking lui prend la main.

– Viens chez moi mon amour, tu feras le ménage dans ma chambre et je te donnerai des sous, lui propose-t-il.

– Lâche-la, vieux pervers ! s'exclame la Grosse en écartant Marilú.

Elle a une quinte de toux.

– Tu vas t'étouffer, lui dit le Viking en allumant sa cigarette.

Il ne lui reste plus qu'à demander au gros découpeur qu'il la débite avec sa machette pour la revendre comme chair à saucisse, et c'est lui qui restera avec la gamine.

Il lance la fumée au visage de la Grosse.

– Souffle encore plus de fumée, demande-t-elle, il y a plein de mouches.

– À tes ordres, chérie.

– Tu as vu le major Le Chevalier aux infos* ? demande la Grosse.

– Hier soir ?

– Ils l'ont repassé à midi. Putain, les couilles qu'il a, je te dis pas. Il a tapé sur les curés, il a dénoncé un par un tous les communistes en filant leur nom et leur prénom, à commencer par l'archevêque. Ils doivent tous être en train de chier dans leur froc.

– On en aura jamais fini avec tous ces fils de pute, murmure le Viking, songeur, en exhalant un gros nuage de fumée.

Il jette le mégot sur le sol en ciment avant de l'écraser sous la semelle de sa botte.

C'est vrai, il ferait mieux d'aller à l'hôpital, mais à quelle heure, avec tout le boulot qu'il a, et l'état d'alerte qui les oblige à rester à la caserne. Et puis les toubibs sont foutus de l'enfermer et de ne pas le laisser ressortir avant qu'il soit crevé.

– Tu devrais prendre ta retraite, dit la Grosse. Tu n'es plus fait pour ces conneries. Tu n'as pas de la famille, ou quelqu'un pour s'occuper de toi ?

– Dans ce boulot, personne ne prend sa retraite.

* Le nom évoque un autre militaire au patronyme français, le major D'Aubuisson, leader de l'extrême droite salvadorienne et fondateur des escadrons de la mort. (*NdT*)

Il prend une autre cigarette, la dernière avant de retourner au Palais Noir. Il voudrait bien une petite tasse de café, même si l'amertume déclenche un ouragan dans son ventre.

– Donne-moi un café, demande-t-il.

La Grosse est en train de fouiller entre ses molaires avec l'ongle du petit doigt.

– Mais toi, tu vas me payer aujourd'hui ? N'est-ce pas ?

– Vendredi.

– Salopard, vous êtes tous les mêmes, lui balance la Grosse avant de crier à Marilú d'apporter un café au Viking.

2

Il sort dans la rue avec sa casquette de base-ball, ses lunettes de soleil à monture dorée, le pistolet à la ceinture, sous la chemise qui pend hors du pantalon.

Tout le monde veut l'envoyer à l'hôpital, ou au lit, ou à la morgue, n'importe où mais ailleurs. Le retirer de la circulation, comme s'il n'était plus bon à rien, comme s'il ne faisait pas bien son boulot, comme si son expérience ne comptait pour rien, comme si être le plus vieux n'avait aucune valeur.

Il voudrait bien les y voir, les petits nouveaux, il serait encore capable de leur éclater la tronche d'un coup de poing, y compris au petit capitaine Villacorta, son nouveau chef. S'ils l'avaient vu combattre, à l'Arena Metropolitana, quand il a battu le Fils du Saint, s'ils l'avaient vu réduire en bouillie ses adversaires, avec ses deux prises favorites, la double Nelson et la Cobra Clutch, ils le regarderaient avec plus de respect. Ses premiers chefs dans la police venaient

toujours le voir, ils s'asseyaient au premier rang, juste devant le ring.

Il marche lentement, attentif à l'imminente contraction de ses tripes, sous le maudit cagnard.

Heureusement, le Palais Noir n'est qu'à deux rues de là. Il jette un coup d'œil derrière lui : personne ne le suit. Un autobus passe en vrombissant tout près du trottoir.

Il crache là où le bus est passé ; une bave amère, purulente.

Et cette Grosse, pour qui elle se prend ? Pour sa mère ? Pour sa femme ? Quelle mouche l'a piquée ? Il faut vraiment qu'il soit au plus mal pour supporter de ce tas de graisse des conseils qu'il n'a jamais acceptés des autres. Il ne manquait plus que ça.

Il est soudain paralysé par une crampe, la nausée le fait frissonner. Il faut qu'il arrive jusqu'aux chiottes du Palais Noir. Mais il n'y arrivera pas. Il s'appuie contre le mur pour vomir. Et, entre chaque hoquet, il jette un coup d'œil autour de lui. Il ne voudrait surtout pas se faire surprendre par-derrière dans cet état. À présent, même près du Palais Noir on n'est pas en sécurité, les petits connards sont capables de passer en balançant des rafales de mitraille, comme s'ils fêtaient un anniversaire.

C'est la faute de cette saleté de café. Il crache. S'essuie la bouche avec le dos de la main. Allume une cigarette.

Deux jeunes flics arrivent en face ; ils ont un petit sourire méprisant, comme s'ils disaient : regarde cette épave en train de crever. Il voudrait leur répondre de marcher à l'ombre, parce que la merde sèche au soleil, mais le souffle lui manque. Avec une mine dégoûtée, les flics s'écartent pour éviter le vomi sanguinolent.

Il se remet en marche, en essayant de se donner une contenance. Il est en sueur et il a un goût de vase dans la bouche. Il enlève ses lunettes noires pour les essuyer avec le petit chiffon qu'il prend dans l'étui qui pend à sa ceinture.

Ses Ray-Ban à monture dorée, il les a toujours bichonnées. Elles sont comme une amulette, la dernière chose au monde qu'il voudrait perdre. Avec bien sûr son short de catcheur qu'il garde chez lui dans un carton, enveloppé dans du papier cadeau ; des fois, pour se distraire, il se refait le film et entend le présentateur dire : "Et à ma droite, tout droit venu des océans nordiques, le Viking !..."

Il passe le barrage installé dans la rue du Palais Noir. Aucun des flics ne le salue ni ne fait attention à lui ; comme s'il n'existait pas. Il se sent chez lui. Il apprécie l'agitation, les éclats de voix de ceux qui entrent et sortent, le vacarme des jeeps et des voitures de patrouille.

Il se dirige vers l'entrée. Le Chicharrón est devant lui, enflé, joufflu, la peau grelée.

– Hé, Chicharrón !...

L'intéressé se retourne :

– Dépêche-toi, Viking, aujourd'hui tu viens en opération avec nous.

En opération ? Quelle bonne nouvelle : c'est ce qu'il aime, ce qu'il a toujours fait, ce qu'on ne lui laisse pratiquement plus faire parce qu'ils disent qu'il est trop vieux, qu'il peut laisser le suspect s'échapper, qu'il n'a plus ses réflexes. Et c'est pour cela qu'il est confiné au sous-sol.

Il sent la vitalité revenir. Il range ses Ray-Ban dans l'étui avant de descendre l'escalier.

– Et tu sais où on va ? demande le Viking.

– Le capitaine va nous donner les consignes.

Ils traversent le sous-sol des égouts : c'est le domaine du Viking, le cul-de-basse-fosse où il souhaite la bienvenue aux nouveaux arrivants, qui ne sont que de passage, parce que aujourd'hui plus personne n'y reste.

– Vous verriez le bijou qu'ils viennent de flanquer dans la cellule 5, lui dit Altamirano, un nouveau, un jeune agent qu'ils croisent dans le couloir. Super bien foutue, lui

précise-t-il d'un ton salace, à l'oreille, pour que le Chicharrón ne l'entende pas. Et il le vouvoie, une marque de respect, comme au bon vieux temps.

– Je vais aller la voir, lui répond le Viking avec un clin d'œil complice ; il suit le Chicharrón tout au bout du sous-sol, c'est là, près de la porte qui donne sur le parking, que le capitaine Villacorta a son bureau.

– Comment tu te sens, Viking ? lui demande le capitaine.

Il prend la question dans la gueule, comme si l'autre l'avait aperçu en train de vomir un peu plus tôt.

– Ça va très bien, capitaine, pourquoi cette question ?

Il ne faudrait surtout pas que ce petit pédé lui annonce qu'il ne l'emmène pas.

– C'est juste que tu es dans un triste état, lui dit-il tout en mastiquant un hamburger. J'ai peur que tu claques au beau milieu d'une opération.

Il est assis derrière une petite table où s'entassent des papiers et des talkies-walkies. Il plonge la main dans le sachet de frites.

– Départ dans une demi-heure.

L'ordre est sans appel et s'accompagne d'un geste les invitant à se retirer.

– Putain, Viking, il vaut mieux pas que tu ouvres ton clapet, ça chlingue tellement que tu lui as coupé l'appétit, au capitaine, lui dit le Chicharrón à la sortie du bureau.

– Je te roule une pelle, mon cœur ?

– Même mon cul je voudrais pas que tu l'embrasses, lui dit le Chicharrón qui passe devant lui.

Le Viking file aux chiottes. Il pisse, tout en pensant aux petites fesses de Marilú tandis qu'il se la secoue pour expulser les dernières gouttes, les plus douloureuses. Puis il se rince la bouche plusieurs fois, et s'asperge le visage et ses cheveux tout gris. Il tire un peigne de la poche arrière

gauche de son pantalon, la même poche où il a son portefeuille, et il se peigne en arrière, sans se regarder dans le miroir ébréché. Il retourne dans le couloir.

Il arrive au cachot numéro 5. Il a une demi-heure pour s'occuper de la nouvelle arrivante ; quand il reviendra de la pêche, elle sera sûrement déjà entre les mains des découpeurs. Il ouvre la porte. Il y a huit colis jetés au sol, à poil, pieds et mains attachés, un bâillon sur la bouche, les yeux bandés avec du ruban adhésif. Avant d'aller manger, il s'est personnellement occupé des sept premiers. C'est son boulot, les tabasser un bon coup, sans plus. On va bientôt venir les chercher pour les amener à l'Opéra où on leur fera chanter leurs petits secrets, avant de les livrer aux découpeurs.

Il saisit la fille par les cheveux pour la relever, comme on saisit par la nuque une petite chienne de race. Elle est très petite, légère, bien faite, fragile comme une petite poupée. Elle s'est pissée dessus ; ils se pissent tous dessus. Et elle tremble.

Il voudrait lui écraser les seins, mais il se sent épuisé, il sait que la menace des crampes est toujours là. Il la jette par terre et lui flanque un coup de pied pour l'écarter des autres.

La fille frissonne, à plat ventre, les mains attachées dans le dos, des spasmes la secouent, juste à côté de trois autres corps empilés.

Il ne s'est pas trompé : la crampe revient. Il reste immobile au centre du cachot, il transpire, les mains sur l'estomac, les yeux fermés. C'est de pire en pire. Bientôt, il sera incapable du moindre effort, et il ne pourra plus bosser.

Il se remet peu à peu, même s'il transpire encore et qu'il a l'impression qu'on lui a sucé ses forces.